

# PRÉLUDE

« La beauté est dans les yeux  
de celui qui regarde »,  
Oscar Wilde.

L'idée de raconter les quatre saisons de Gilles Clément a germé un jour de printemps où je marchais dans les vignes de la campagne picarde. Je ne saurais dire comment cette pensée est venue jusqu'à moi. Elle est venue, voilà tout. J'avais lu un certain nombre de ses livres, assisté à certaines de ses conférences, vu l'exposition « Le jardin planétaire » à La Villette, à Paris. Je connaissais un peu l'homme, qui avait écrit la préface du livre *Jardins partagés* dont j'étais coauteure, et que j'avais interviewé pour la revue *Canopée* où j'étais rédactrice en chef. J'appréciais ses engagements écologiques et politiques, sa vision de l'homme et de la nature. Jardinière à mes heures, écologiste convaincue, j'adhérais à ses concepts de Jardin en mouvement, de *Tiers-paysage* et de *Jardin planétaire*. Tout me parlait, intellectuellement, mais également à un niveau de conscience plus subtil. C'est que Gilles Clément est non seulement paysagiste, jardinier, entomologiste, botaniste, ingénieur agronome, écrivain, artiste, écologiste sans étiquette, mais c'est avant tout un humaniste. Gilles regarde ce que les autres ne voient pas, voit ce que les autres ne regardent pas, au-delà de ce qui est, à côté, derrière, dessous. C'est un rêveur éveillé, un artisan de la vie qui sème les graines d'un autre monde dans son berceau de la Vallée, dans les jardins du monde, dans les esprits de ses étudiants, les lignes de ses livres, les traits de ses dessins. Oui, Gilles déferme nos yeux. Alors j'ai eu envie d'en savoir plus sur ce terrien qui a la tête dans les nuages.

Été 2013. Rendez-vous est donné à Saint-Sébastien. Une petite gare de province aux volets bleus. Personne ne descend, personne ne monte.

Le paysage, celui d'une région oubliée par la modernité. Champs, prairies fleuries, vaches limousines, étangs, hameaux où se serrent quelques maisons. Les Creusois ne cueillent plus les merises. Les grasses burlats des supermarchés, venues d'on ne sait

où, cultivées on ne sait comment, sont montées sur le podium du « meilleur ». On peut glaner, la conscience tranquille !

À l'entrée du royaume, un panneau : « *Proprietà degli uccelli*. Vous avez raté le chemin de randonnée. » Deux godillots antiques couverts de mousse, posés là sur une sculpture de bois mort. Le chemin glisse jusqu'au « garage », deux tas de bûches qui soutiennent un toit de branchages bâché.

La maison. Belle, simple, organique. Avant même d'en franchir le seuil, on s'y sent bien. Et partout le silence, interrompu par les gammes des oiseaux, le vrombissement des insectes, le froissement du vent, le murmure d'un invisible ruisseau. Le vallon s'étire en pente douce jusqu'au lac. Vallon jungle, ou presque. Plantes et arbres de tous les continents s'y sont donné rendez-vous.

Exceptionnellement en cette période de l'année, Gilles est seul. Nous aurons une semaine entière pour remonter le cours de sa vie. Il me présente son jardin-maison : Salon des berces, Chambre de l'ouest, Chambre des fougères, le Champ... Le temps s'organise sans qu'on le planifie. On improvise. Le matin, Gilles écrit, lit, bricole. Moi j'erre. Je parcours de petits chemins, traverse les bois, franchis le ruisseau, monte, descends, prends quelques notes. Mais surtout, je m'imprègne du *genius loci*, cet esprit du lieu, tellement présent à la Vallée.

C'est souvent à l'heure des repas que tourne le magnétophone. Questions, réponses. Gilles se prête au jeu sans faux-semblants. Cet homme a l'art d'être. Nos discussions sont parfois interrompues par le coassement intempestif d'Ermentrude la grenouille. Quand elle plonge dans son minuscule bassin, des ondes se reflètent dans la vitre, comme celles d'un caillou lancé dans l'eau. Les grenouilles communiquent avec nous comme elles peuvent... Ou bien c'est la chouette hulotte qui se met à ululer à quatre heures de l'après-midi. « Elle doit être insomniaque », commente Gilles dans un éclat de rire. Ce septuagénaire aime rire, et s'amuser de tout comme un enfant. Papillons, lucarnes, libellules font parfois trois petits

tours dans la maison et puis s'en vont. Le seuil n'est jamais une frontière.

L'après-midi, nous allons nous baigner. Gilles emporte savon de Marseille et shampoing. Il lave son T-shirt, ses cheveux, comme le faisait son grand-oncle Jean qui prenait son bain dans le lac. C'est le mois d'août, le mois du bruit, des bateaux à moteur. Pour Gilles, c'est l'enfer! Il souffre d'hyperacousie. Tous les sons sont amplifiés. Enfant, il ne supportait pas le pas de son père dont les talons claquaient. Sa mère ne portait pas de talons. Gilles s'étonne du vacarme de nos pays occidentaux. « En Asie, dans un bar, on n'entend pas le cliquetis des couverts, les soucoupes qui se posent bruyamment sur les tables. Le bruit est silence. Comment expliquer autant de différences? »

Se glisser dans l'eau sombre, traverser le lac, atteindre l'autre rive. Qu'y a-t-il de l'autre côté du miroir? Nous avons pris la barque. Gilles rame. Je branche le magnétophone. Enregistrer Gilles, et puis le clapotement de l'eau sous les rames, l'envol d'un oiseau. Brusquement, il s'arrête, attrape ses jumelles. Il a aperçu quelque chose. « Je crois que c'est un Ofni. » Devant mon regard interrogateur, il explique : un « objet flottant non identifié ». Bien sûr, un Ofni! L'Ofni se révélera être un héron. Gilles aime jouer avec les acronymes. Mais quand il évoque le GBB, le « grand banditisme banquier », son regard bleu se durcit, sa voix s'assombrit, ses mots tranchent dans le vif du sujet, sa colère gronde.

De la barque, on aperçoit la maison de son enfance, la Grange, plantée au bord de l'eau. Le bâtiment massif en pierre n'était qu'un simple hangar pour le bateau de son père, sans fenêtre ni terrasse, avant de devenir maison. Autour, un jardin, le reste, ce sont des bois. « En 1956, j'ai planté un conifère qui faisait 60 centimètres de haut et qui devait être nain. Il mesure 30 mètres aujourd'hui! »

Matinée de jardinage. On élague les arbres qui se sont déployés au-dessus du ruisseau. Chaleur intense, je suis en eau, j'aime ce corps à corps avec le végétal. Comment fait Gilles pour se rappeler,

dans une langue morte depuis longtemps, tous les noms à rallonge des fleurs, des insectes? « Je m'en souviens plus que du nom des gens! » Il sait les plantes, mais sent aussi ce dont elles ont besoin. « Ça ne passe pas par le savoir, mais par la connaissance. » Entre Gilles et la nature, c'est une infusion. Voilà qu'une bête le pique, très vite il oublie. Son esprit est déjà ailleurs, parti voler avec un lépidoptère, ou en train d'élaborer un nouveau projet de jardin. On allume un grand feu sur le tas de branches.

Ce soir-là, le ciel est tapissé d'étoiles, la voie lactée se prend pour un voile de mariée. « C'est l'avantage de cette région, il n'y a personne, donc pas de pollution visuelle. Je vais parfois dormir dans le Champ pour regarder le ciel. » Silence épais, pas un souffle de vent, soudain un craquement. « C'est un arbre qui tombe. Parce qu'il est prêt. » Dans le profond de la nuit, le ciel a changé d'humeur, il étend ses ailes noires au-dessus de la Terre. Là-haut un gémissement précède la clameur. Dans son fol désir d'ensemencer la terre, l'orage dévale la Vallée. Les éclairs, cabrés sur la toile céleste, font surgir les arbres, tels des démiurges. Blanc. Fracas. Noir. Silence. Le théâtre de la nature entre en scène.

Visite de l'exposition de Gilles « Toujours la vie invente » au prieuré de Saint-Benoît-du-Sault. Sur la route, il s'amuse à compter le nombre de panneaux indicateurs, injonction de tourner à droite, de s'arrêter, avertissement d'un danger potentiel - « quelque chose pourrait arriver ». L'exposition raconte ses voyages, ses jardins, illustre ses concepts, mêle boîtes à papillons, textes, photos, dessins, diaporamas, films, carnets, œuvres d'art involontaire... Dans la salle du Salon des curiosités, une élégante tête de mannequin couronnée d'une mousse piquée de cartes de visite - « dès que tu rencontres quelqu'un, il te tend sa carte! » ; un miroir dans lequel on ne peut pas se voir, où sont assemblés une myriade de petits micras scintillants récoltés au bord du lac. Une exposition qui lui ressemble, vivante, inventive, décalée, féconde. C'est Mahaut, sa fille, qui en a fait le graphisme.

Dernier jour. Dernière nuit. Je quitte la Vallée, j'emporte son rêve dans mon bagage.

Cette semaine au côté de Gilles fut un voyage avec un *homo viator*, un homme en chemin, tendu vers ses désirs secrets, toujours en route vers l'inconnu. Heureux qui comme...